

VALERY LARBAUD
MARCEL RAY

Correspondance

1899-1937

ÉDITION ÉTABLIE
ET ANNOTÉE
PAR FRANÇOISE LIOURE

II
1910-1920

nrf

GALLIMARD

CORRESPONDANCE

1910

*108. — VALÉRY LARBAUD À MARCEL RAY

[Vichy] 3 Janvier 1910

Mon cher Marcel,

J'ai enfin trouvé le papier idéal pour vous écrire, et c'est le manque absolu de l'autre — du conventionnel et admis — qui me l'a fait trouver. D'abord, merci pour vos vœux. Et recevez les miens : Santé et Succès. Transmettez mes vœux à Madame Ray, et à M. Charles Eymar.

Voici les nouvelles (mais j'écris en hâte, excusez le style et l'écriture) :

lettre de M^{me} Audoux, en possession des lettres que j'avais écrites à Philippe. En possession de ma photographie, d'un exemplaire de *Barnabooth*, etc. J'ai répondu que j'irai moi-même chez elle chercher tout cela. Elle me demande pour elle l'exemplaire de *B[arnabooth]*. Je le lui donne, naturellement. Je lui demande aussi l'adresse de M^{me} Gignoux pour la remercier de m'avoir prévenu.

Hâtez-vous de préparer vos notes sur la jeunesse de Philippe. André Gide, à Cérilly, m'a dit qu'il comptait publier le n° extra de la *N.R.F.* à la fin de ce mois (janvier) ou au début de février. C'est donc TRÈS PRESSÉ.

Je vous envoie le nekrolog du *Mercur*e concernant Philippe¹. C'est aussi le nekrolog du *Mercur*e littéraire : jamais je n'y avais lu jugement plus bêtement bourgeois, plus parvenu. C'est immonde, c'est peut-être même écrit avec haine? Ce n'est pas signé. Répondez. Vous seul avez vraiment qualité pour répondre comme le plus ancien ami de Philippe. Il ne faut pas laisser passer ça *unanswered*; ce crâne pointu et ces paradoxes populaciers vaudraient des gifles. On voit le petit amateur de lettres qui croit connaître la vie, parce qu'il est allé à Monte-Carlo et à Bayreuth, mieux que Philippe qui n'a pas quitté Paris. C'est un cistre sans pardon.

Avez-vous le n° de janvier de la *N.R.F.*? C'est un très gros

n°. *Charles Blanchard* occupe une trentaine de pages². Il y a une première page encadrée de noir, c'est très bien. — *L'Athenaeum* annonce la mort de Philippe dans son « *Literary Gossip* »³. Dix lignes un peu sèches, mais enfin qui ne déshonorent pas ce vieil organe révolutionnaire.

Envoyez-moi le n° de *La Grande Revue* où Ghéon parle de moi⁴. Je voudrais lire l'article avant de remercier. Je n'avais jamais vu Ghéon, ne lui avais même pas envoyé mon livre.

Nouvelles d'ici. Ma tante et cinq chiens sont près de nous. Je joue aux cartes plus que je ne voudrais. Nous irons à Gannat après-demain. C'est à peine si j'ai le temps de m'occuper de W. E. Henley, sur lequel j'ai en vue une étude pour Royère⁵. J'ai reçu un sublime *Omar Khayyam* illustré magnifiquement, c'est un cadeau de D. S. O'Connor⁶.

Histoire amusante : une actrice du nom de Foscolo vient de mourir. Des gens très mêlés au monde des théâtres parisiens sont persuadés que j'étais le mari très légitime de cette personne que je n'ai jamais vue. J'ai lu pour la première fois son nom dans les journaux qui annonçaient sa mort. Quel roman ! Naturellement le mariage était secret, comme celui du roi des Belges ! Ce sont des gens qui ne me connaissent pas qui ont entendu dire cela ; c'est paraît-il the talk and the topic of the day, dans le monde cabotin de Paris. Je commence à croire que quelqu'un se fait passer pour moi.

Trois degrés au-dessus de zéro. Et au Clapas ? Saluez de ma part le noble Peyrou.

J'ai envoyé un *In Memoriam* sur Philippe à *La Phalange*. J'espère que Royère fera paraître l'étude de Raymond Darsiles⁷. *La Revue Germanique* a une longue étude de J. Blum (qui est-ce ?)⁸ sur G. K. Chesterton. Quelconque, mais très longue. — Voici l'infamie mercurielle⁹.

Pensez à m'envoyer *La Grande Revue*. Ici pas trouvée. Allons, au revoir, mon cher Marcel. Plaignez un pauvre veuf. Mes hommages à votre femme et à Madame Eymar¹⁰. Saluez Dupouey¹¹ « en pour » moi. Amicale poignée de mains.

VALÉRY LARBAUD

109. — M. R. À V. L.

[Montpellier]
14 janvier [1910]

Mon cher Valery,

Il paraît que le numéro de *la Nlle Revue française* consacré à la mémoire de Philippe s'annonce très bien; il commencera par une Élégie funèbre de Claudel, contiendra 3 articles, un de moi, un de Marg[uerite] Audoux, un de Gide (dans l'ordre chronologique); contiendra encore sans doute du Philippe inédit et se terminera par un choix de lettres¹. J'en ai envoyé 2 de la vingtième année de Philippe; mais Gide ne veut en publier qu'une, sans doute parce que l'autre est ultra-révolutionnaire et que Gide craint de trop pousser ce côté de Philippe. J'ai envie de bâtonner Gide, non pour cela, mais parce qu'il me parle du « point de départ de l'évolution » de Philippe. Jammes s'est couvert de ridicule en refusant les lettres qu'il possède ou plutôt il en a envoyé une, admirable, mais accompagnée d'un commentaire si protecteur, si plein de suffisance et de morgue que Gide a dû lui demander de le supprimer : refus, brouille de Jammes avec Gide. Je ne sais si vous savez que Philippe était à peu près brouillé lui-même avec Jammes pour la même raison : Jammes lui avait écrit après *Croquignole* une lettre incroyable, chantant ses propres louanges, l'encourageant à mieux faire et lui décernant généreusement un 2^e accessit de littérature.

Je n'ai pas répondu au *Mercur*; j'attends le numéro du 15 janvier qui contiendra sans doute un article². Après quoi je répondrai — et vertement — s'il y a lieu, c'est-à-dire si *Le Mercur* ne répare pas.

Et je vous quitte pour écrire mon article qui n'est pas en avance; il n'est pas commode de parler de Philippe avec la

simplicité, le recueillement, l'effacement qui s'imposent.
J'accouche dans la douleur.

Affectueusement à vous

MARCEL

110. — M. R. À V. L.

Montpellier, 24 jan. 1910

Mon cher Valery,

Je suis malade depuis huit jours : grippe, rhume, embarras gastrique, tout ce que vous voudrez; je tousse à fendre l'âme et me baigne dans la teinture d'iode; bref jè suis mûr pour l'hôtel de la Nécropole, où vous consommiez il y a un tant de vaseline et de tisane¹. C'est dans cet état que j'ai dû terminer l'article pour Gide; il a dû le recevoir samedi. Je rougis à la pensée qu'il l'a lu, que vous le lirez, et que vous me rangerez, sur le palmarès, immédiatement avant Stuart Merrill², à cette place que vous prétendiez indûment vous réserver. Non, franchement, j'en suis bien mécontent, et je devais mieux que ça à Philippe. Il y a dans certains passages quelque chose de balancé, d'ex cathedra, qui me dégoûte. Et puis j'aurais voulu insister moins sur les *opinions* de Philippe, qui sont ce qu'il avait en commun avec d'autres, que sur ses goûts et sa manière propre de sentir. J'aurais voulu dire que ce qu'il aimait dans le peuple c'étaient les *individus* et non pas la foule. J'ai négligé, de peur d'en mal parler et d'être trop long, les 3 livres de jeunesse, et je pense que Margu[erite] Audoux n'en aura rien dit. Tout cela est détestable et vous m'en voyez tout confus. Cependant je vous prierai, si vous trouvez que mon Philippe ne ressemble pas assez à celui que vous avez connu, de vous souvenir que je le quitte vers sa 23^e année et que j'ai dû en quelque sorte l'appauvrir pour le ramener à ses origines. Si le portrait est mauvais, c'est faute de talent et non d'exactitude.

Un M. Cornu, directeur des *Cahiers du Nivernais*, me

demande des inédits et un article. Des inédits, je n'en ai pas; je lui enverrai sans doute quelques pages sur *Croquignole*³. Espérons qu'elles « sortiront » mieux que mon 1^{er} article. J'attends votre *In Memoriam*. Et j'attends les pages de Margu[erite] Audoux, qui feront suite à mon élucubration, avec une curiosité encore plus impatiente. Vous me pardonneriez, mais je la connais moins que vous. Et puis je voudrais que son article fit un peu oublier le mien. Zut, voilà que je parle encore de moi. Je vous demande pardon de vous écrire une lettre aussi déshonorante. Mais je suis plein de fièvre, etc. (voir plus haut).

Dites à Marguerite Audoux que je suis content, content, content, bien content de la voir publiée par *La G[ran]de Revue*. Mirbeau est un chic type, ça me réconcilie avec lui⁴. Il nous avait déjà donné, dans le temps, *La Princesse Maleine*... Et vous savez qu'il a tout fait pour obtenir à Philippe le prix Goncourt. Gide se demandait dans *Prétextes* si Mirbeau avait trop de génie et pas assez de talent, ou le contraire⁵. En tous cas il a du goût et du cœur, et c'est assez rare dans la gendeletterrie (à vilaine chose vilain nom) pour qu'on tire son chapeau. Comment la chose s'est-elle faite? Et quel sera le titre du roman? — C'est très chic de votre part aussi, vous savez, de copier le ms. de Marguerite A[udoux] et de lui épargner ainsi, délicatement, des maux d'yeux inutiles, une perte d'argent trop sensible pour elle, et un travail de correction et de disposition typographique qu'elle ne peut pas faire. Bravo!

Avez-vous lu dans *La G[ran]de Revue* (10 janvier) les 4 pages de Giraudoux⁶? Je les trouve très bien. Et les lettres citées sont bien belles. J'oubliais de vous dire que ma meilleure contribution à *La Nlle Revue Fse* consistera en 2 lettres très intéressantes que j'ai envoyées à Gide et qu'il vous a peut-être montrées.

Vous voilà sans doute à Paris pour plus longtemps que vous ne disiez, puisque vous avez pris un appartement. Vous auriez pu choisir, pour le nom de la rue, un meilleur poète⁷. Que je voudrais être auprès de vous, et suivre de près ce que font Gide, Jourdain et les autres pour la mémoire de Philippe! — Adieu, je vous quitte et retourne à mes éternuements. Bonne chance pour le Viscère d'Albion⁸. Avez-vous songé à

Plon? Il publie à la fois des romans et des voyages. Ne devenez pas trop amoureux de la petite typiste. Bien amicalement à vous

MARCEL RAY

Connaissez-vous l'adresse de Giraudoux?

Meilleures amitiés de ma femme.

Vous devriez aller voir Jourdain, 7 avenue Céline, Neuilly, et lui souhaiter le bonjour de ma part.

*111. — V. L. À M. R.

6, rue Eugène Manuel
Lundi [31 janvier 1910]

Mon cher Marcel,

Comment allez-vous? Francis Jourdain est inquiet, et je suis inquiet. Enfin, j'espère que vous allez mieux maintenant. Donnez-moi vite de vos nouvelles.

Vu Gide vendredi soir. Il trouve votre article *très, très bien*; est très emballé sur vous. Voudrait vous voir faire un ouvrage d'ensemble sur Philippe, etc.

Francis Jourdain vu deux fois (chez Gignoux¹ puis chez lui) me plaît infiniment. Nous irons, Marguerite et moi, dîner *Avenue Céline*. Le ms. sera entièrement copié ce soir (le ms. de *Marie-Claire* natürlich). *Le Cri de Paris* a une tartine un peu sottise sur Marg[uerite] Audoux². Francis Jourdain est fâché de l'attitude de philanthrope qu'on lui prête et le mot de « Mémoires » m'a beaucoup déplu.

Mais Mirbeau ne veut pas qu'on réponde ni qu'on rectifie. Il dit qu'il faut que Marguerite s'attende à être, avec lui (Mirbeau) traînée dans la boue; « la couturière auteur », vous voyez ça d'ici; c'est encore pire que le marchand d'eau minérale qui fait des vers!!!

Ces histoires de ms. finies, je m'occupe du C...œur de l'Angleterre. Puis je file. Savez-vous que nous projetons, Margue-

rite et moi, de fuir, avec Fargue³, vers Barcelone ou Gênes? Ce serait Kolossal! Mais Fargue est très malade (même la mémoire s'en va).

Adios. De vos nouvelles très vite. Gide très emballé par votre article, je vous le répète. Mais il y a des histoires au sujet des mss. de Philippe. A qui les donner? Il va y avoir un congrès de tous les amis de Philippe, chez Gignoux sans doute. je vous tiendrai au courant.

Mes hommages à votre femme et à M^{me} Eymar. Mes amitiés à votre beau-frère. Amical shake-hand to you.

VALERY LARBAUD

Fasquelle prend *Marie-Claire* haut la main.

Il paraît que Mirbeau a voté déjà pour moi deux fois au Prix Goncourt.

112. — M. R. À V. L.

Montpellier
3 février 1910

Mon cher Valery,

Gide est bien aimable de trouver mon article bon; mais je voudrais, moi, le trouver meilleur. J'ai reçu de lui (de Gide bien entendu; saleté de langue française) deux lettres d'une extrême bienveillance. La première me verse sur la tête un grand seau de compliments; la seconde me résume les projets de Gide au sujet de la publication des mss. de Philippe. *Je suis d'avis de tout laisser à Gide* tant qu'il y aura quelque chose à publier, et vous pouvez le dire très haut si dans le cercle des amis de Philippe on attache quelque prix à mon opinion. Je redoute par dessus tout, en cette affaire, le parlementarisme, et suis partisan déterminé de la dictature. Il me semble que Gide a servi jusqu'ici la mémoire de Philippe avec trop de clairvoyance et de dévouement pour qu'on ne

lui laisse pas pleine liberté et pleine responsabilité. Songez qu'il a reconstitué déjà un *Charles Blanchard* presque entier¹, avec des fragments en désordre qui sans lui eussent été publiés au petit bonheur, trois pages par ci, douze pages par là, par les « amis » et les amis des amis. On en aurait vu, de l'inédit, pendant des mois et des semaines! Gide m'écrit lui-même qu'il craint d'avoir l'air de « monopoliser »; je trouve ce monopole extrêmement bienfaisant, je voudrais pouvoir aller le dire à Paris, et mettre les gens en garde contre le zèle brouillon des uns et la malveillance des autres. Jourdain a dû vous parler du « banquet Philippe », des projets du sieur Bazalgette² (le Nécrophore!) et autres tentatives d'exploitation de la renommée de Philippe par des gens qui, de son vivant, ne lui auraient pas prêté cent sous s'il avait risqué de mourir de faim.

Je n'ai pas lu l'entrefilet du *Cri de Paris*; je vais me le procurer. D'ailleurs ça n'a pas d'importance. Vous ai-je dit qu'une des dernières pensées de Philippe était de vous confier, en quelque sorte, la tutelle de Marguerite Audoux et le soin de veiller sur elle et sur son œuvre? C'est du moins ce qu'il m'avait dit la dernière fois que je l'ai vu, comme s'il eût pressenti sa fin prochaine. Je ne vous en avais pas parlé à ce moment-là, car je ne pensais pas qu'il vous fût possible d'aider Marguerite autrement qu'avec de l'argent, qu'il eût été difficile de lui faire accepter. Philippe serait content de voir que vous êtes allé au devant de ses désirs.

Envoyez-moi *La Phalange*, je vous prie. A propos de *La Nouvelle Revue française*, je voudrais bien que le numéro spécial fût envoyé à un certain nombre de gens qui s'intéressaient à Philippe et qui n'auront pas connaissance de cette publication (ses anciens maîtres, quelques camarades de lycée, quelques écrivains allemands, etc.). A qui dois-je envoyer cette liste? Je voudrais aussi pouvoir disposer de quelques exemplaires pour mes amis : combien vous en a-t-on donné pour *Dolly*? Croyez que je n'y mets nulle vanité; mais je considère comme un devoir de faire connaître le nom de Philippe et son œuvre aussi largement que je pourrai.

J'espère que vous n'avez pas souffert des inondations³; d'ailleurs, ayant une cuisinière, vous auriez pu vous abstenir de sortir pendant deux ou trois jours si les eaux avaient

rendu votre quartier impraticable. Mais je crois que la rue Eugène Manuel est assez loin des quais. Je n'ai pas eu besoin de me mouiller les pieds pour attraper un rhume carabiné, qui m'a retenu à la chambre pendant plus d'une semaine. Je vais mieux, mais je tousse encore et souffre d'un rhumatisme au bras gauche. Faites mes amitiés à Jourdain, à Gignoux et à leurs femmes. Et aussi à Marguerite, et tâchez de l'amener plutôt à Barcelone qu'à Gênes, afin que nous puissions vous voir. Donnez-moi l'adresse de Fargues⁴. Amitiés de ma femme et de mon beau-frère, et bien cordialement à vous

MARCEL RAY

113. — V. L. À M. R.

*Passy, 4 Février 1910 —
(11 heures soir)*

Mon cher Marcel,

Merci de votre lettre. Je vous envoie *La Phalange* (elle partira demain matin en même temps que ceci). Je vous envoie aussi des lettres de vous trouvées chez Philippe par Marg[uerite] Audoux. Depuis que je vous ai écrit j'ai revu Marguerite tous les jours, Fargues et Werth¹ une fois, et Gide deux fois. Fargues (140 boulevard St Antoine) semble aller un petit peu mieux. Il m'a donné une photographie de Philippe que je vais faire encadrer, et un petit morceau d'instantané dans un coin duquel s'aperçoit J. M. Levet. — J'ai pris le thé chez Werth en compagnie de Marg[uerite] Audoux, de sa femme de ménage et d'Antoinette D. — Dimanche, nous dînons chez Francis Jourdain. Quand je dis nous, c'est Marguerite Audoux et moi que j'entends. Elle a pris un peu de la place qu'occupait Philippe dans ma vie intérieure. Je l'aime beaucoup.

Gide m'a demandé beaucoup de détails biographiques sur vous. Il voudrait vous voir collaborer à la *N.R.F.*². Vous

pourriez peut-être bien lui envoyer des lettres allemandes? En tous cas, il est très emballé sur votre article, et je suis très impatient de le lire. Il (Gide) parle de vous à tout le monde, et sera certainement très content si vous venez le voir lorsque vous serez ici.

Nous parlions de vous aussi dans l'antichambre de Fasquelle. Gide a eu la bonté de m'emmener chez ce dieu de l'édition pour me présenter à lui et jeter quelque amorce pour une édition de *Fermina Marquez*. Ayant fait copier le ms. de *Marie-Claire* je l'apportais à Fasquelle. Il m'accueillit si bien que je crus qu'il me connaissait de réputation (!) et je me réjouissais déjà lorsqu'il me dit : « M^r Vallery-Radot³, je vous croyais plus âgé. » Gide a rectifié aussitôt l'erreur, et je suis tombé dans la trappe. Le dieu, un peu ennuyé de sa maladresse, a murmuré je ne sais quoi d'ignoble : « Aussi je m'étonnais que vous — que Vallery-Radot eût pu connaître cette... cette dame (oh! avec un très petit d!), il est vrai que les hasards de la vie sont grands, mais enfin... » Voyez-vous, l'homme qui a épousé Pasteur ne peut pas même connaître une simple couturière. C'est bien ça, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas tout : Gide, arrangeant avec Fasquelle une édition des premiers contes⁴, je dis : « Philippe aurait certainement approuvé cette disposition. » — Sur quoi j'ai lu clairement dans le regard du dieu que les amis de Philippe n'étaient pas beaucoup les siens. Bref il me méprise parce qu'il me croit gueux — tel M^r Barna[booth]. Son respect pour Gide, qu'on attribuait à un sens spécial de F[asquelle] pour une certaine littérature, a tout simplement pour cause la grande fortune de Gide. On sent à la manière dont il l'écoute, qu'il pense : « Au moins, avec ces gens-là, on peut s'entendre », — tandis que ces auteurs non rentés... Mirbeau connaît si bien son Fasquelle qu'il avait présenté *Marie-Claire* comme une bonne blague, une grosse plaisanterie à faire, une curiosité à montrer au public. Quand Gide lui a dit que c'était une œuvre d'art, il paraissait tout défrisé. Et le ton dont il a dit : je lirai ça, faisait comprendre qu'il ne lirait pas « ça ». (Dans un article de Péladan, j'ai vu cette bonne remarque : « On ne publie que des manuscrits que l'éditeur n'a pas lus. ») Enfin nous sommes sortis de chez Fasquelle avec la promesse d'un tirage de 3 000 avec 60 cen-

times par volume à l'auteur, les conditions mêmes faites à Mirbeau. J'ai été utile en tant que témoin du beau geste du dieu; j'ai été le tiers devant lequel on a fait quelque chose de généreux. — Cinq minutes après j'arrivais, pantelant et râlant, au sixième du 10, rue Léopold-Robert, et j'annonçais la bonne nouvelle à l'auteur de *Marie-Claire*. — Gide a aussi arraché la promesse d'une édition de *Charles Blanchard* et d'une édition des premières Nouvelles⁵ (*La Bonne Madeleine*, etc.). Quant à moi, malgré ma répugnance à me grimper sur les noms de Philippe et de Marg[uerite] Audoux, il faudra bien, je crois, que je revoie le dieu et lui présente la Señorita Marquez. Ce serait même désobliger Gide que de ne pas profiter de ce qu'il a fait pour moi et pour *Fermina Marquez*. Mais je suis décidé à glisser, coûte que coûte, dans ma conversation avec le dieu, que je suis un bourgeois et que ma mère a 100 000 balles de rentes. Je crois, du reste, que, si j'avais pris cette précaution avec *La Grande Revue*, mon roman passait tout de suite et m'était payé vingt francs la page. Voilà comme on apprend à vivre. — J'attends avec inquiétude la confirmation écrite demandée à Fasquelle par Marguerite. Du côté de Jacques Rouché, l'affaire est faite⁶. Ouf, quelle semaine! Mais je me dégoûte tellement moi-même que rendre service est le seul moyen de me réconcilier un peu avec Vallery-Radot — pardon! Valery Larbaud! (Un Robert Vallery-Radot⁷ était invité, tout dernièrement, à un « thé poétique » de Madame la Dussèche de Rohan; au thé auquel Paul Verlaine était aussi invité; qui sait, Madame la Dussèche l'* avait peut-être pris pour moi?) Vous avez sans doute su cette histoire très vraie de Paul Verlaine invité dans la Haute? Ces jours-là, M. le duc s'en va, et les poètes sont reçus dans l'antichambre. Mais la plus amusante nouvelle est : l'échec préparatoire (au four) de *Chantecler*⁸. Fasquelle en revenait quand nous l'avons vu; il était resté jusqu'à cinq heures du matin, avec d'autres fidèles, à consoler Rostand. Il paraît qu'on refait une scène entière. Les journaux annoncent un incident : court-circuit, lampes électriques cassées, etc. Mais cela sent le four : cette pièce à laquelle on travaille depuis que nous sommes au monde, et

* V. R. pas Verlaine, of course.

qu'il faut encore remanier trois jours avant la première!

J'ai été, pendant un moment, très dégoûté de mon *In Memoriam*; puis Werth, Jourdain, Gignoux, etc., m'ont dit que c'était bien. C'est bien ce que Philippe était pour moi. L'article de Guy Lavaud est surtout très bien à cause des citations. Raymond Darsiles a fait de son mieux⁹.

Le dernier n° (1^{er} Février) de la *N.R.F.* contient la suite de *Charles Blanchard*; des vers de Verhaeren, le *Journal sans dates* de Gide¹⁰. *

Dans le n° consacré à Philippe, il y aura, outre ce que vous savez, un article de Werth, et le *Journal de la vingtième année*¹¹.

Quoi de nouveau au Clapas? Je n'irai sans doute pas dans l'allée Cusson cette année¹². Le voyage de Fargues est remis à très loin; ne se fera peut-être pas. — Et que faites-vous? Et vos travaux?

La *Fortnightly Review* publie des lettres inédites de W. S. L[andor]¹³.

Allons, je vais dormir. J'ai lâché un peu *Le Couperet*. J'ai une nouvelle, *Faite pour souffrir*, en train (vieux souvenirs de Valence, etc.)¹⁴. Adios, adios, caballero. Mes amitiés à M. Charles Eymar¹⁵. Mes hommages à Madame Eymar et à Madame Ray. Amicale poignée de mains.

VALÉRY LARBAUD¹⁶

114. — M. R. À V. L.

Université de Montpellier
Faculté des Lettres

Montpellier
le 16 février 1910

Mon cher Valery,

Un jour, attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés

Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience...

Et moi aussi je sèche d'attendre le numéro de la *N.R.F.*, non pour y relire ma prose dont les mots et les virgules m'ont assez embêté le mois dernier, mais pour y trouver les inédits de Philippe, et l'article de Marguerite Audoux, et constater si l'ensemble forme une couronne assez propre pour être mise sur la tombe de Philippe. Et je sèche aussi d'attendre *La Phalange*, que vous vous obstinez à ne pas m'envoyer malgré vos promesses et le portrait du roi Bouffe-l'Air¹ que je vous ai expédié pour vous rappeler à l'ordre. Quant à *Marie-Claire* je n'ai pas de mots pour en parler. Je connaissais déjà la première partie, mais elle gagne tant à être mise à sa place qu'il me semble que je ne la connaissais pas. L'œuvre est d'une pièce, lisse et sans tache. Tout y est beau, c'est presque trop. J'en ai comme une espèce de stupeur. Je vais relire ces deux cents pages si pleines et si durables. Et j'écrirai ensuite à Marguerite pour lui bégayer mon admiration.

Ce livre sera-t-il lu? Comprendra-t-on cet art sans recherche ni tirades? ce style si naturel et si nécessaire? cette mise au point des détails, dont on dirait toujours que « cela va sans dire »? et cette vapeur d'émotion qui me prend à la gorge et se fait plus dense à chaque page tournée? J'ai des doutes. Le sens littéraire n'est pas le sens commun. Je rencontre partout des gens qui « s'y connaissent » en musique — plus rarement en peinture. Mais les gens qui savent flairer le style et séparer, en littérature, le vrai du toc ne sont pas épais.

Votre récit de l'entrevue avec Fasquelle est épique. Je ris tout seul, parfois, en pensant à ce Valery-Radotage. Où en êtes-vous de vos démarches pour le  de l'Angleterre? Si vous alliez voir chez Plon? Et pour *Fermina*, avez-vous, aurez-vous le cœur de revoir le Dieu? Je vous conseille de vous parer comme une châsse, ce jour-là, et si vous n'avez pas assez de bijoux, vous pourriez acheter un gros strass monté sur doublé or, 4 fois plus gros que votre bague en platine. Il ne serait pas mauvais, non plus, d'avoir dans le porte-feuille dont vous tirerez négligemment votre carte avec votre adresse, douze ou quinze billets de cinquante francs.

VALERY LARBAUD-MARCEL RAY

Correspondance II

1910-1920

Cette correspondance entre deux amis, qui s'est poursuivie pendant la plus grande partie de leur vie, n'apporte pas seulement des renseignements biographiques sur Larbaud, la genèse de son œuvre, ses idées littéraires. C'est un dialogue passionnant entre deux hommes fous de littérature.

Dans ce second tome, où l'échange épistolaire se poursuit de 1910 à 1920, Marcel Ray qui était professeur, change de métier et devient journaliste. Il est correspondant du *Figaro* à Vienne quand éclate la guerre de 1914. Il travaillera ensuite au *Petit Journal*. Larbaud, lui, moins banalement cosmopolite que sa légende ne le prétend, voyage surtout pour fuir le climat oppressant de Vichy et trouver à l'étranger la solitude et la paix nécessaires à sa vie et à son travail. Il passe en grande partie le temps de la Première Guerre mondiale en Espagne.

Charles-Louis Philippe qui a tant compté pour Larbaud et Ray était mort en 1909. Ses amis se regroupent. Larbaud aide matériellement et moralement Marguerite Audoux pour la publication de *Marie-Claire*, se réjouit du succès des expositions de Francis Jourdain, de la naissance des *Cahiers d'aujourd'hui*. Il participe au « sauvetage » de Fargue, qu'il encourage à publier ses poèmes. C'est aussi à cette époque que Larbaud entre en relations plus étroites avec Gide et le groupe de la N.R.F.

Cette même période est, pour Larbaud, très féconde sur le plan de la création littéraire, peut-être la plus féconde de sa vie. On assiste à la genèse de *Fermina Marquez* et d'*Enfantines*, à l'ébauche de projets qui deviendront les trois nouvelles d'*Amants, heureux amants* et feront en partie la substance de ses recueils d'essais. Mais ce volume offre surtout un témoignage explicite du rôle que Marcel Ray joue auprès de Larbaud : grâce à ses exhortations répétées, à ses encouragements, à ses sommations, il force en quelque sorte son ami à mettre au jour le « vrai *Barnabooth* » depuis longtemps médité, mais imparfaitement ébauché en 1908.

nrf

